

L'orientation vers le bas est propre à toutes les formes de la liesse populaire et du réalisme grotesque. En bas, à l'envers, le devant-derrrière : tel est le mouvement qui marque toutes ces formes. Elles se précipitent toutes vers le bas, se retournent et se placent sur la tête, mettant le haut à la place du bas, le derrière à celle du devant, aussi bien sur le plan de l'espace réel que sur celui de la métaphore [...]. Le rabaissement est enfin le principe artistique essentiel du réalisme grotesque : toutes les choses sacrées et élevées y sont réinterprétées sur le plan matériel et corporel. Nous avons parlé de la balançoire grotesque qui fond le ciel et la terre dans son vertigineux mouvement ; toutefois l'accent y est mis moins sur l'ascension que sur la chute, c'est le ciel qui descend dans la terre et non l'inverse [...].

Transformer un objet en torchecul, c'est avant tout le rabaisser, le détrôner, l'anéantir. Les formules injurieuses du genre de « comme torchecul », « je n'en voudrais pas même pour torchecul » (qui sont fort nombreuses), sont couramment employées dans les langues modernes, mais elles n'ont conservé que l'aspect dénigrant, détrônant et destructeur [...]. Si nous examinons de près la liste des torcheculs, nous nous apercevons que le choix des objets n'est pas aussi fortuit qu'on pourrait le croire, qu'il est dicté par une logique, assez insolite à la vérité. Les cinq premiers torcheculs — le cachelet, le chapron, le cache-coul, les aoreillettes, le bonnet de page — servent à couvrir le visage et la tête, ou haut du corps. L'usage de torchecul qui en est fait équivaut à une vraie permutation du haut et du bas. Le corps fait la galipette. Le corps fait la roue.

Ces cinq torcheculs entrent dans le vaste cercle des motifs et images évoquant le remplacement du visage par le derrière, du haut par le bas. Le derrière, c'est « l'inverse du visage », le « visage à l'envers ». [...] Le mouvement de haut en bas s'y trouve incarné de la manière la plus évidente, souligné encore par le fait qu'entre les quatre premiers et le cinquième torcheculs, les sphères s'y voient qualifiées « de merde » et que l'orfèvre et la dame font l'objet d'une imprécation grossière : « que le feu saint Antoine arde le boyau cullier ». Cette invective soudaine donne un grand dynamisme à tout le mouvement vers le bas.

C'est dans cette atmosphère dense de « bas » matériel et corporel que s'effectue **la rénovation formelle de l'image de l'objet effacé**. Les objets ressuscitent littéralement à la lumière de leur nouvel emploi rabaisant ; ils renaissent à notre perception : la mollesse de la soie et du satin des aoreillettes, la « dorure d'un tas de sphères de merde » deviennent à nos yeux parfaitement concrètes, sensibles. Sur le terrain neuf du rabaissement, tous les traits particuliers de leur matière et de leur forme peuvent être palpés. Ainsi, l'image de l'objet se renouvelle.

C'est la même logique qui guide toute l'énumération ultérieure des autres torcheculs. Le sixième est un chat de Mars. Cette destination imprévue, à laquelle il semblait moins que tout autre promis, rend extrêmement sensible sa nature féline, sa souplesse et ses griffes. C'est le torchecul le plus dynamique de tous. Une scène dramatique s'offre aussitôt à l'imagination du lecteur, une farce joyeuse « jouée à deux personnages » (le chat et le cul). D'ailleurs, on la retrouve presque derrière chacun des torcheculs. Là l'objet joue un rôle qui n'est pas le sien, grâce à quoi il s'anime d'une manière nouvelle. L'animation de l'objet, de la situation, de la fonction, de la profession du masque est un procédé courant de la commedia dell'arte, des farces, des pantomimes, des diverses formes du comique populaire. On donne à l'objet ou au visage un emploi ou une destination qui ne sont pas les siens, voire même diamétralement opposés (par distraction, malentendu, ou pour le déroulement de l'intrigue), cela déchaîne les rires et l'objet se trouve rénové dans son mode d'existence inédit.[...]

La longueur et la diversité de la liste ont, elles aussi, un certain sens : **on voit de la sorte défiler le petit univers qui entoure l'homme** : coiffures, linge de lit et de table, animaux domestiques, aliments. Il est rénové dans la série à la fois dynamique et injurieuse des torcheculs : il surgit à nos yeux d'une manière nouvelle, dans une farce joyeuse. C'est bien entendu le pôle positif qui a le dessus dans ce détrônement. Rabelais anime tous ces objets dans leur réalité et leur variété, il les resélectionne et les repalpe de manière nouvelle, retâte leur matière, leur forme, leur individualité, la sonorité même de leur nom. Cela constitue une des pages du grand inventaire du monde qu'effectue Rabelais à la fin d'une vieille époque et au début d'une nouvelle. Comme dans chaque inventaire annuel, il faut repalper chaque objet en particulier, le soupeser et le mesurer, en déterminer le degré d'usure, trouver malfaçons et dommages ; il faut encore réapprécier et réévaluer ; éliminer de nombreuses fonctions et illusions de la balance annuelle qui doit être la pure image de la réalité [...].

Voici le dernier torchecul, le meilleur, imaginé par Gargantua : « Mais, concluent, je dys et maintiens qu'il n'y a tel torchecul que d'un oyzon bien dumeté, pourveu qu'on luy tienne la teste entre les jambes. Et m'en

croyez sur mon honneur. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirificque, tant par la douceur d'icelluy dumet que par la chaleur temperée de l'oyzon, laquelle facilement est communicquée au boyau culier et aultres intestines, jusques à venir à la région du cueur et du cerveau. Et ne pensez que la beatitude des heroes et semi dieux, qui sont par les Champs Elysiens, soit en leur asphodele, ou ambrosie, ou jectar, comme disent ces vieilles icy. Elle est (scelon mon opinion) en ce qu'ils se torchent le cul d'un oyzon, et telle est l'opinion de Maistre Jehan d'Escosse. »

La peinture du dernier torchecul amène le motif de la volupté et de la béatitude, dont le trajet physiologique est décrit, depuis l'anus et les intestins jusqu'au coeur et au cerveau. Et c'est donc cette volupté qui constitue la béatitude éternelle dont jouissent, non pas les saints et les justes au paradis chrétien, mais du moins les demi-dieux et héros aux champs Élysées. Par cette voie, l'épisode des torcheculs nous conduit droit aux enfers [...]. Gargantua parle de la béatitude éternelle des demi-dieux et héros aux champs Élysées, c'est-à-dire aux enfers antiques. C'est en réalité **un travestissement parodique manifeste des doctrines chrétiennes sur la béatitude éternelle des saints et des justes au Paradis**.

Dans ce pastiche, le mouvement vers le bas est opposé au mouvement vers le haut. Toute la topographie spirituelle est renversée. Il est possible que Rabelais ait fait allusion à la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Dans l'épisode des torcheculs, la béatitude naît, non pas en haut, mais en bas, par l'anus. La voie de l'ascension est montrée dans tous ses détails : de l'anus par l'intestin vers le coeur et le cerveau [...]

Conclusion sur l'épisode

Les traits caractéristiques en sont non seulement l'ambivalence, mais encore la prédominance évidente du pôle positif régénérateur. C'est un jeu libre et joyeux avec les choses et les concepts, mais dont le but porte loin. Il vise à dissiper l'atmosphère de sérieux maussade et mensonger qui entoure le monde et tous ses phénomènes, à faire en sorte qu'il prenne un aspect différent, plus matériel, plus proche de l'homme et de son coeur, plus compréhensible, accessible, facile, et que tout ce qu'on en dit prenne à son tour des accents différents, familiers et gais, dénués de peur. Le but de l'épisode est donc **la carnavalisation du monde de la pensée et de la parole**. L'épisode n'est pas une obscénité courante des temps modernes, mais une partie organique du monde grand et complexe des formes de la fête populaire. Et il ne peut apparaître comme une grivoiserie grossière que si on le détache de ce monde, et que si on l'interprète en fonction des idées des temps nouveaux. Sous la plume de Rabelais, comme toujours, c'est une étincelle des joyeux feux du Carnaval qui brûlent le vieux monde.

L'épisode est conçu par paliers : le détrônement (par la transformation en torchecul) et la rénovation sur le plan matériel et corporel commence par des broutilles et s'élève jusqu'aux fondements mêmes de la conception médiévale du monde ; on assiste à un affranchissement conséquent du sérieux mesquin des petites affaires de la vie courante, du sérieux égoïste de la vie pratique, du sérieux sentencieux et maussade des moralistes et cagots et, enfin, de l'immense sérieux de la peur qui s'assombrissait dans les tableaux lugubres de la fin du monde, du Jugement dernier, de l'enfer et ceux du paradis et de la béatitude éternelle.

On assiste à un **affranchissement conséquent de la parole et du geste** des tons pitoyablement sérieux de la prière, de la lamentation, de l'humiliation, de la piété et de ceux, menaçants, de l'intimidation, de la menace, de l'interdiction. Toutes les expressions officielles qu'employaient les hommes du Moyen Age étaient exclusivement imprégnées de ces tons, étaient empoisonnées par eux, car la culture officielle ignorait le sérieux exempt de peur, libre et lucide. **Le geste familier et carnavalesque du petit Gargantua qui transforme tout en torchecul — détrônant, matérialisant et rénovant —** semble débayer, préparer le terrain en vue d'un nouveau sérieux audacieux, lucide et humain.

La conquête familière du monde, dont notre épisode est un des exemples, préparait aussi sa nouvelle connaissance scientifique. **Le monde ne pouvait devenir un objet de connaissance libre, fondée sur l'expérience et le matérialisme, tant qu'il se trouvait éloigné de l'homme par la peur et la piété, tant qu'il était imprégné du principe hiérarchique**. La conquête familière du monde détruisait et abolissait toutes les distances et interdictions créées par la peur et la piété, rapprochait le monde de l'homme, de son corps, permettait de toucher n'importe quelle chose, de la tâter de toutes parts, de pénétrer dans ses profondeurs, de la retourner à l'envers, de la confronter avec n'importe quel autre phénomène, si élevé et sacré fût-il, d'analyser, estimer, mesurer et ajuster, tout cela sur le plan unique de l'expérience sensible et matérielle.